

Pendant quelques jours, le sort nous fit fête,
Et les Allemands fuyaient devant nous.
Mais ils s'étaient fait un camp de retraite;
Devant ces fossés leur fuite s'arrêta,
Et tous ces renards rentrent dans leurs trous.
Pendant quelques jours, le sort nous fit fête,
Et les Allemands fuyaient devant nous.

Les remparts sont hauts, la plaine est immense.
Tout ce qui s'approche est bientôt détruit.
On fuit, on revient, l'assaut recommence :
Et le régiment des Turcos s'élance,
Et le régiment des Turcos périt,.....
Les remparts sont hauts, la plaine est immense.
Tout ce qui s'approche est bientôt détruit.

L'enfant est tombé frappé, d'une balle,
Mais un vieux soldat l'a pris sur son dos.
Il ne connaît pas la fuite fatale ;
La mort a déjà cerné son front pâle ;
Ses yeux, sans regards, sont à demi clos,
L'enfant est tombé frappé, d'une balle,
Mais un vieux soldat l'a pris sur son dos.

Et le grand Arabe est là qui le garde,
Au bord d'une source, au fond d'un ravin.
Au loin le canon mugit et bombarde ;
Levant doucement sa tête lugubre,
Son regard mourant s'anime soudain.
Et le grand Arabe est là qui le garde,
Au bord d'une source, au fond d'un ravin.

" Ou sont les Prussiens ? Réponds, réponds vite.
" Les avons-nous bien vaincus cette fois ?
" Sommes-nous en France, et sont-ils en fuite ?"
Et l'enfant, voyant que l'Arabe hésite,
Reprit doucement de sa voix douce :
" Ou sont les Prussiens ? Ah ! réponds-moi vite !
" Dis, les avons-nous vaincus cette fois ?"

Et le vieux Turco se prit à lui dire :
" Oui, petit Français, tu les as vaincus."
" — Alors ! je m'en vais, veux-tu me conduire ?
" O ma chère mère !... Et dans ce sourire,
L'enfant s'endormit et ne parla plus.
Et le vieux Turco ne cessait de dire :
" Oui, petit Français, tu les as vaincus."

AMOUR VRAI ET INCONSTANCE

ILS n'étaient décidément pas faits pour être heureux l'un par l'autre.

Elle, assoiffée d'idéal, ne demandant qu'à se donner, se dévouer, se sacrifier, dût tout cela ne servir qu'à faire naître un sourire, qu'à mettre un rayon de gaieté aux lèvres et au front de celui qu'elle avait connu un soir, à la fin d'une vacance, et dont l'image était restée ineffaçable, là, tout au fond de son cœur de seize ans.

Lui, avec des échappées de tendresse aussi fugitives qu'instantanées, se livrant tout entier et avec passion un jour pour se reprendre de même le lendemain, bon et dévoué jusqu'à accomplir des choses folles, mais se montrant bien souvent aussi, faible jusqu'à devenir cruel : une de ces natures, enfin, capables d'héroïsme et de lâcheté tout à la fois.

Je les avais rencontrés, un jour de juillet, à la campagne, chez un ami commun, et je m'étais soudain senti pris d'une vive sympathie, presque de pitié douloureuse, pour cette jeune fille si bonne, aimant de toute la force de sa belle et pure âme, ayant foi en l'avenir et le bonheur ; pour ce pauvre enfant abondamment doué des bienfaits de la nature et du savoir, portant des aspirations de héros dans une poitrine trop faible, se redressant superbe à l'appel du devoir pour lutter lâchement contre le premier obstacle venu.

Et pourtant, ils m'étaient apparus bien heureux ce jour-là.

A travers les prés tout verts, à la poursuite des papillons aux ailes pourpres d'or et de jaspe, à la recherche de la violette, des marguerites et des bluets, ils volaient joyeux, tantôt pendus au bras l'un de l'autre, tantôt se séparant brusquement pour se rejoindre deux pas plus loin. Et dans la tête feuillue des grands ormes, dans les lilas en fleurs, les oiseaux suspendaient leurs chansons pour hasarder un oeil curieux dans la prairie, pour écouter les cascades perlées des francs éclats de rire qui leur arrivaient à travers la brise embaumée, s'échappant du sol sous les chauds rayons du soleil.

Ce tableau était ravissant au possible. Mais une je ne sais quelle anticipation de cruelles endurances empoignait l'âme à son aspect.

Tous ces souvenirs me sont revenus hier, en revoyant le petit village de S... et j'ai voulu connaître

le sort de ces deux gais enfants d'autrefois, mes amis d'un jour.

Elle, — c'est sa vieille mère qui me l'a appris avec des larmes et des sanglots dans la voix, — est morte, emportée par un mal terrible et qui ne pardonne pas : la phtisie.

On m'a montré sa tombe perdue sous un fouillis de fleurs et ombragée par un grand vieux chêne, dans la tête duquel les oiseaux exécutent tout l'été leurs concerts.

Sa dernière pensée, alors qu'elle souriait déjà aux Vierges ses sœurs, venues du ciel pour lui faire escorte, fut à l'adresse de celui qu'elle avait tant aimé, malgré ses faiblesses et ses trahisons.

Le cœur de la femme est ainsi fait quand le mal ne l'a pas déformé : il meurt où il s'attache, et rien ne le rubute. Ce n'est même que dans l'adversité, dans les circonstances difficiles et ingrates qu'on apprend à bien le connaître et l'apprécier.

Quant à lui, le décès de celle qu'il avait aimée autant que sa nature inconstante et faible le permettait, le plongea d'abord dans un violent désespoir. Il pleura, promit de rester fidèle jusqu'au tombeau au souvenir de la pauvre morte. Mais peu à peu le flot des plaisirs du monde le reprit et aujourd'hui, il jure, aux pieds d'une autre, amour et fidélité, en attendant que son cœur s'éprenne ailleurs.

D'aucuns le blâmeront cruellement. Il leur vaudrait mieux le plaindre et l'absoudre ; car je sais qu'il pleure bien souvent des larmes amères sur ce qu'on appelle ses crimes de lèse-fidélité et que je qualifie, moi, les chutes et les errements d'un être né pour le bien, mais qui a perdu la voie que la Providence lui avait assignée dans la vie.

De tous les supplices, le plus cruel doit-être de ne pouvoir se donner tout entier, et c'est celui qu'il souffre avec un sourire contraint aux lèvres et des blessures saignantes au cœur.

LORGNON.

St-Hyacinthe, 1887.

LE NEZ D'UN GOUVERNEUR

On lit dans les *Mémoires* de M. de Gaspé l'anecdote suivante qui est mise dans la bouche d'un voiturier de la campagne :

Je conduisais lord Dorchester dans ma carriole, par un froid du mois de janvier, à faire éclater une église, lorsque je m'aperçus qu'il avait le nez aussi blanc que de la belle crème. C'était un maître nez que celui du gouverneur ! Je puis l'affirmer sans manquer à sa mémoire, car c'était un brave homme, aussi poli avec un habitant que s'il eût été un gros bonnet. C'était un plaisir de jaser avec lui ; il parlait français comme un Canadien, et une question n'attendait pas l'autre.

— Excellence, que je lui dis, sauf le respect que je vous dois, vous avez le nez gelé comme un gretton.

— Que faut-il faire alors ? me dit le général, en portant la main à la partie endommagée, qu'il ne sentait pas plus entre ses doigts que si elle eut appartenu à son voisin.

— Ah ! dame ! voyez-vous mon général, je n'ai encore manié que des nez canadiens. Le nez anglais c'est peut-être une autre paire de manches.

— Que fait-on dans ce cas, me dit le gouverneur, à un nez canadien ?

— Un nez canadien, Excellence, c'est accoutumé à la misère, et on les traite assez brutalement en conséquence.

— Supposez, dit le général, que le mien, au lieu d'être anglais soit canadien.

— Oui, Excellence, mais, il se rencontre encore une petite difficulté. Tous les Anglais n'ont pas l'honneur de porter un nez de gouverneur, et vous sentez que le respect et la considération.....

— G... m ! dit lord Dorchester, perdant patience, allez-vous en finir avec vos égards pour mon pauvre nez, qui est déjà dur comme du bois ? Je vous dis de me faire le remède que vous connaissez, si vous l'avez sous la main.

— Oh ! là n'est pas la difficulté, Excellence, il n'est pas nécessaire d'en faire une provision avant de se mettre en route, j'en ai trois bons pieds de cette médecine sous ma carriole, elle ne coûte pas tant que celle des chirurgiens.

— Comment, dit le lord, c'est de la neige ?

— Certainement.

— Allons, vite au remède, avant que le nez me tombe dans la carriole.

— Je n'ose, dis-je, le respect, la considération que je dois à votre Excellence...

— Voulez-vous vous dépêcher, bavard infernal ? qu'il me dit.

Quand je vis qu'il se fâchait, lui toujours si doux, si bon, je commençai la besogne en conscience, et avec quelques poignées de neige, je lui dégelai le nez comme père et mère, mais il faut avouer que j'en avais plein la main du nez du gouverneur.

CONNAISSANCES UTILES

Pour faire cuire un jambon.—Si vous aviez un jambon à faire cuire, vous vous féliciteriez d'avoir rempli la marmite de cidre, au lieu d'eau. Les pommes ou leur jus sont, au dire d'éminents gourmets, le naturel assaisonnement du porc. Le jambon, cuit de cette manière pendant trois heures, doit être placé ensuite dans un four, pendant le même espace de temps.

Avant de plonger le jambon dans le cidre, il est essentiel de le frotter ferme.

Confitures sans cuisson.—Pour faire d'excellentes confitures, sans employer la cuisson, déposer le jus des fruits dans des pots de verre, avec un poids égal de sucre. Ces pots sont ensuite placés en plein soleil, sous des cloches de verre. On les laisse ainsi deux jours, en ayant soin de les rentrer pendant la nuit. Au bout de ce temps, les pots sont recouverts d'un papier imbibé d'eau-de-vie, puis d'un autre papier plus fort, comme les confitures ordinaires. Ainsi préparées, les confitures ont un goût délicieux, et se conservent parfaitement même pendant plusieurs années.

JEU DE BILLARD

Un grand match, entre MM. Maurice Vigneaux et Lucien Piot, a été joué, à l'Académie de la rue Vivienne, à Paris, devant une nombreuse assistance. Vigneaux a maintenu sa réputation de premier champion français en jouant par phases dans un style superbe ; il a eu des moments de trouble et a manqué des coups très simples ; mais Lucien Piot est trop aimable pour l'avoir laissé seul à barboter ; les deux grands virtuoses ont eu le premier soir une série de manque qui tournait au comique. Comme ils se sont vite relevés ! Vigneaux a produit de longues séries qui ont rappelé ses meilleures performances ; Piot a eu, à son actif, des rappels merveilleux, des coups éblouissants d'exécution ; seulement, ce n'est pas comme ça qu'on se bat dans un duel.

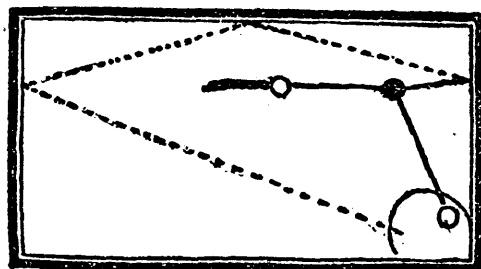
RÉSULTAT FINAL

Vigneaux.....	2,000
Piot.....	1,584

Dans la dernière séance, le jeu a été excellent des deux côtés. Piot a fait la défense la plus courageuse, mais il avait trop de retard pour pouvoir espérer un meilleur résultat.

Une curieuse partie.—Il y a quelques temps, Dumans jouait contre Rudolphe à l'Académie de Billard de la rue Vivienne, à Paris. La partie était en 600 points, jeu libre. Ce Rudolphe est un rude caramboleux qui venait d'escarbouiller un des maîtres de l'établissement. Il débute par 95 de série ; Dumans manque sa reprise. Rudolphe fait 12 points et alors... oh, surprise ! oh, merveille ! Dumans, armé de son grand arrosoir, fait pleuvoir sur son adversaire une pluie fine de ces carambolages mignons qui se pelotent le long de la bande ; il en fait 100, il en fait 200, il carambole encore et toujours et si bien qu'il en fait 600 de suite puisqu'il faut tout vous dire. N'est-ce pas là un curieux résultat. Zéro au premier coup de queue, six cents au second, c'est épique. Quant à M. Rudolphe, il n'a rien à se reprocher, car il a fait 107 points en deux reprises, ce qui donne une belle moyenne.

Le Jeu de billard doit beaucoup à Berger, le professeur Lyonnais, dont on se rappelle l'étourdissante virtuosité. Voici une étude composée par lui et qui fait parti de son cours supérieur :



Prenez votre bille un peu bas. Amortissez le coup et carambolez de bille à bille doucement. La rouge après avoir touché les bandes B et D se réunira aux deux autres.